



396.

# LES MODES PARISIENNES

*Coiffure et chapeau de M<sup>me</sup> Pli Borain rue basse du rempart au coin de la Ch. d'Antin.  
Dentelles des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du Boulevard.  
Chaussures de Meiev. r. Frenchet 17.*

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.  
Ayuntamiento de Madrid

Imprimé par Moitte rue Pavée 20. Paris





## MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MANETTE (4<sup>e</sup> partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Les nouvelles étoffes pour robes de la matinée et robes du soir sont fort belles et presque toutes brochées.

Madame Célestine Quillet (1) nous en a montré quelques-unes d'un genre entièrement nouveau : d'abord les redingotes à disposition, qui sont fort jolies et qui ne demandent pas de garniture, puisque leur tablier est façonné dans le tissu de l'étoffe.

Parmi ces redingotes, nous avons remarqué une étoffe brochée fond feu et noir à petits bouquets détachés, ayant sur chaque lé du devant une large rayure satinée noir formant ruban et liséré de chaque côté par plusieurs petites rayures satinées et cannelées couleur feu ;

— Une autre fond noir à mille petites rayures

satinées violet, ayant sur chaque lé du devant un large ruban serpentant satiné noir et broché de jolis bouquets de fleurs noires et violettes ; les bas de manches ayant au bord la même rayure ;

— Une troisième fond gros-bleu brochée à fleurs noires avec rayures devant satinées noir et brochées de fleurs bleues et noires. Nous pouvons dire que le bleu s'appelle *bleu Joinville* ; cela ne tire pas à conséquence, parce que le vert s'appelle *vert-Chambord*, et qu'il y a aussi le *vert-président* : de cette manière tout le monde est content.

Une étoffe charmante pour laquelle nous avouons avoir une grande prédilection, c'est le *droguet*, étoffe riche, cannelée en rayures en travers côtelées, ou côtelées en petits damiers et brochées à fleurs ou feuillage d'une ou deux nuances. Madame Célestine Quillet fait beaucoup de robes dans cette belle soierie pour sa clientèle élégante. Nous en citerons une fond vert côtelée à petits damiers semés d'un feuillage de rosiers couleur noire ; ce feuillage léger a l'air d'être en dentelle noire ;

— Une autre fond noisette brochée à fleurs de la même nuance, mais plus foncée, entourée de feuillage blanc.

Chez la même couturière, nous trouvons encore une étoffe nouvelle, c'est le satin à la reine chiné à fleurs de couleurs sur des fonds noirs ou bruns.

Les robes destinées à la toilette de la matinée sont faites par madame Quillet montantes et fermées, boutonnées du bas et du haut par des bou-

(1) Rue de Choiseul, 23.



tons doubles, le jabot du fichu devant passer au milieu, ou complètement fermées.

Ainsi était une fort belle robe en satin à la reine vert ayant devant deux revers de velours vert découpés en rivière, cette rivière brodée en soie d'une guirlande de gros pois; le corsage orné de même de revers jusqu'en haut; les manches à revers de velours larges d'un travers de main.

Madame Quillet fait broder des manteaux de velours en forme de pardessus entièrement couverts de légères broderies au passé en soie. Ces manteaux, d'un grand luxe, seront garnis de franges à têtes très riches.

Quant aux robes de demi-parure pour les dîners, elles se font toujours à corsage juste ouvert. Il y en avait une chez madame Quillet d'une couleur dite *nouvelle*, qui n'est pas la couleur du lilas, qui n'est point celle du gris-lapis, mais qui tient des deux : elle se nomme *fauvette*. Cette robe, en moire antique unie, était faite à corsage juste ouvert devant, garni de deux fontanges en ruban de satin, lesquelles faisaient tête à une fort belle dentelle d'Alençon, ce qui faisait donc de chaque côté deux revers en dentelle; le rang du bord tournait au bas du corsage jusqu'à la couture du dessous de bras et formait une petite basque. Les manches, bordées d'une fontange de ruban de satin, étaient garnies en dessous de deux rangs d'engageantes en dentelle.

Nous sommes entrée dans les détails minutieux de ces façons de robes qui seront la mode de l'hiver pour les robes de soie; quant aux robes d'étoffes de laine, elles seront fermées du corsage; beaucoup à basques.

Les manches restent ouvertes. On portera, le matin ou la matinée, les sous-manches de mouseline ou de batiste froncées sur poignet, fermées par des boutons doubles en or unis ou ciselés; et, le soir, les manches ouvertes bordées d'engageantes en dentelle.

Si nous ne parlons que des robes à disposition, des droguets, des levantines brochées, il ne faut pas en conclure que ces étoffes seront les seules en vogue; on portera aussi beaucoup d'autres étoffes brochées :

- Les damas;
- Les satins reps;
- Les petits rayés satinés;
- Les satins brochés.

Mais nous devons, avant tout, parler des étoffes nouvelles adoptées de suite par la grande élégance parisienne.

Les petits pardessus de velours entièrement brodés au passé et chaînette se font de préférence en velours couleur pain-brûlé ou nacarat. Il en est de même des manteaux brodés.

On voit chez les marchands de châles des cachemires fond uni à bordures rapportées fond blanc à palmes. Ces châles ne nous paraissent

point une création heureuse, parce que déjà, pour rajeunir les anciens cachemires longs à galeries étroites, on coupait les bordures de châles longs pour les rapporter à des carrés de cachemires unis. Les châles nouveaux ont tout à fait l'aspect de ces vieux cachemires rajeunis.

Les cachemires carrés à grandes palmes arabesques légères s'élançant de la bordure pour couvrir tout le fond auront sans aucun doute la préférence.

Les chapeaux d'hiver seront, comme ceux d'été, dans un genre plus lourd, couverts d'ornements. Nous avons vu chez madame Julien (1) une capote de satin vert couverte de petits volants de dentelle blonde noire à dents dont les dessins sont entourés d'une petite chenille noire; au pied de chaque dentelle, est un petit rouleau de velours épinglé vert.

Une autre capote de satin rose est couverte de très-petits biais de crêpe lisse et biais de satin alternés.

Une capote de satin rose est couverte, d'une manière très-nouvelle, d'application de Bruxelles.

Un chapeau de velours nacarat a son fond garni d'entre-deux de dentelle noire tournés en spirales avec volants de dentelle; au bord, une plume nacarat teinte noire au bord s'enroule très-gracieusement du côté gauche.

On voit aussi quelques capotes de satin de couleurs foncées ornées de dentelles noires et d'un bouquet de fleurs à feuillage de velours noir.

Nous avons vu une capote de satin gros-bleu couverte de dentelles noires et ornée d'un bouquet plat de feuillage de velours noir.

On portera beaucoup de chapeaux de velours ornés de plumes.

Un chapeau d'automne assez original est tout en petites boucles de paille couleur pain-brûlé et petites coques de ruban de velours de même largeur que la paille; ces petites pailles alternent, l'une en paille, l'autre en velours.

Nous avons vu choisir un chapeau de ce genre par une dame qui partait pour faire le voyage de Suisse et d'Italie; c'est, en effet, un chapeau distingué et solide pour voyager. Ledit chapeau était doublé de taffetas rose, orné dessus de ruban rose et velours pain-brûlé; le dessous avait au bord une fontange rose bordée de petit velours couleur pain-brûlé.

Madame Dumoulin (2) vient encore d'apporter une amélioration importante dans la coupe des corsets. Cette coupe donne à la taille beaucoup de longueur devant, pour s'adapter parfaitement aux corsages des robes, qui se sont insensiblement allongés chaque jour; et les mouvements,

(1) Boulevard des Italiens, 24.

(2) Rue Basse-du-Rempart, 44.



loin d'être entravés, n'en sont, au contraire, que plus faciles.

Madame Dumoulin est un talent hors ligne ; on peut dire qu'elle a le secret du corset.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

##### TOILETTE DE JEUNE PERSONNE.

Chapeau de paille orné d'un fond de dentelle noire et de chaque côté d'un nœud à la Louis XIV, en ruban. — Robe de barège à corsage décolleté froncé sur pièce carrée. Canezon de jaconas garni d'un col et d'un jabot de broderie anglaise. Les manches garnies de même

##### TOILETTE POUR LE THÉÂTRE.

Coiffure de ruban à l'italienne. Robe de soie chinée garnie de trois volants, ayant chacun au bord un froncé de ruban ; le corsage est décolleté à revers. Châle en étoffe pareille à la robe bordé d'un froncé de ruban. Pardessus de mousseline brodé à la main au plumetis, garni de volants festonnés et brodés au plumetis.

Cette gravure a été numérotée par erreur 387 ; elle doit porter le n° 386. La prochaine portera le n° 386. Nous n'avons pas voulu intervertir l'ordre dans lequel doivent paraître les gravures, parce que le mois d'octobre est consacré entièrement à la reproduction des modes d'hiver.

## MANETTE.

(SUITE.)

Ce jour fut le premier dans l'histoire des amours de la fille de M. Leveneux et du dessinateur Jean-Paul Engebret ; entrevue facile qui promettait beaucoup d'autres tête-à-tête, et qui pourtant ne se renouvela plus pour eux. Manette reçut une réprimande terrible de son père pour avoir remis une lettre avant la distribution, et elle tomba du reste, comme auparavant, dans la captivité domestique la plus étroite. Deux courtes entrevues un soir à l'église, au milieu de la foule ; trois autres, plus rapides encore, dans ce cabinet de la poste où ils s'étaient vus une première fois, composaient la somme des accidents mémorables de leurs amours ; mais chaque matin, depuis six mois, ils se voyaient à leurs croisées, si éloignées pourtant l'une de l'autre, et la nuit, à l'aide de ces petites clartés télégraphiques, ils se disaient qu'ils s'aimaient.

Manette était arrivée à cette période du cœur, lorsque M. Leveneux lui avait dit de songer à bien traiter le lendemain M. Lanissette.

On n'a peut-être pas oublié que M. Janton, le clerc de notaire, avait aussi choisi ce jour-là pour parler à madame Leveneux d'une affaire qui l'intéressait beaucoup.

A dix heures, Janton franchissait le seuil de la

boutique du riche garde-chasse, et sur une invitation de Manette passait dans le fond où l'attendaient monsieur et madame Leveneux.

Le clerc de notaire aurait désiré n'avoir affaire qu'à madame Leveneux, mais la division des pouvoirs était ici tout à fait impossible. D'ailleurs madame Leveneux n'était pas même un pouvoir ; elle qui, si elle l'eût voulu... Mais le moment n'est pas venu de dire toute la force qu'elle avait dans la main.

Janton, qui était tout en noir des pieds à la tête, excepté les mains, recouvertes de gants jaune-blanc, exécuta son entrée solennelle dans l'arrière-boutique en posant les pieds dans une jatte de lait destinée à faire une crème pour le grand dîner du jour. Quand il fut remis de ce petit contre-temps, il dit à madame Leveneux, sans pourtant négliger d'intéresser l'ancien garde-chasse à son discours :

« Vous vous souvenez, madame, que feu votre respectable père, par un caprice de vieillard, n'avait jamais consenti à être remboursé d'une rente de trente francs que ses aïeux, qui la lui avaient léguée, avaient touchée pendant cent soixante-trois ans ?

— Oui, la rente Larguier pour un mauvais terrain près du village des Chaussevert.

— C'est cela même. Plus raisonnable que l'honorable défunt, reprit Janton, vous avez consenti, vous et les cohéritiers, à être remboursés de cette rente et à laisser aux Larguier leur capital libre de toute servitude.

— Une fière rente que nous aurions touchée là pour notre part ! interrompit Leveneux : six francs par an. Une belle dot pour Manette !

— Mademoiselle Manette, reprit Janton profitant de l'ouverture de la parenthèse pour y entrer, a pour dot sa beauté, ses qualités personnelles et l'estime dont jouissent ses parents.

— Tiens ! pensa Leveneux, est-ce que lui aussi en voudrait ?... Je m'aperçois maintenant qu'il est tout en noir, qu'il a des gants blancs. Ce n'est pas naturel. Mais, reprit-il à haute voix, voyons ce que nous avons à démêler avec cette affaire enterrée dans la tombe de mon respectable beau-père depuis dix-sept ans.

— Voici. Je vous ai toujours caché, car il n'y avait aucune nécessité de vous l'apprendre, que les Larguier m'avaient vendu les Chaussevert pour quatre cents francs.

— Il les a eus pour deux cents francs, pensa Leveneux, et il ne s'est pas moins enfoncé.

— L'affaire n'était pas mauvaise ; elle est même devenue bonne... »

Madame Leveneux écoutait de toutes ses oreilles.

Leveneux se disait : Où veut-il en venir ? Puis, s'adressant à Janton :

« Très-bien. Vous êtes donc aujourd'hui pos-



sesseur des Chaussevert... un bien de quatre cents francs environ?...

— De cent mille francs, dit Janton en frappant sur la table et en se donnant du courage par la douleur même qu'il éprouva; oui, de cent mille francs!

— Il y a donc une mine d'or que vous avez découverte?

— Autant dire.

— Racontez-nous cela.

— Ce ne sera pas bien long. Je vous le dis en secret, on a découvert une mine d'asphalte aux Chaussevert, et vous savez qu'en ce moment on ne fait plus rien sans asphalte à Paris.

— En effet, dit Leveneur., mais c'est là un bonheur qui ne touche que vous.

— Et nous en sommes charmés, mon garçon, dit madame Leveneur, qui avait toujours eu beaucoup d'attachement pour Janton, parce que Janton avait dressé son contrat de mariage et connaissait toutes les affaires de sa famille; cela va vous donner l'occasion de faire un bon mariage.

— Je voudrais bien.... mais je ne l'espère guère...

— Pourquoi cela, mon ami?

— Je ne suis plus très-jeune, et les demoiselles d'aujourd'hui...

— Quelle idée!

— Je l'ai sondé, pensa Leveneur, ou je me tromperais bien, ou... Leveneur ne se trompait pas souvent. Il dit à haute voix: Qu'allez-vous faire de ce trésor? Le vendre? L'exploiter? Veniez-vous me proposer de l'acheter?...

— Je venais vous demander de le partager avec moi, car je ne m'en crois pas loyalement le seul maître. Quand vous avez consenti à vous dépouiller de tout droit sur ce terrain, vous ne saviez pas ce qu'il contenait; ne pas vous tenir compte de ce qu'il renferme, ce serait un acte d'improbité...

— Voilà qui est agir en véritable honnête homme, s'écria madame Leveneur presque les larmes aux yeux.

— Il n'y a pas plus d'asphalte dans son terrain que dans ma cave, dit à part lui Leveneur. Oui, c'est d'un honnête homme, n'en dit-il pas moins au clerc de notaire, ce que vous faites là, monsieur Janton; et je n'accepte que pour exploiter plus largement une affaire qui fera votre fortune. cela vous inspirera peut-être du goût pour le commerce.

— Mais je l'ai toujours aimé, le commerce!

— Vraiment!

— J'en suis fou.

— Je ne vous croyais qu'un homme de plume.

— Je suis clerc par force. Mais si, par un mariage, je dis un mariage comme autre chose, je pouvais écouter, suivre, servir mes goûts, je serais trop heureux de vendre, de débiter, de

clouer et de déclouer du matin au soir, d'aller de la cave à la boutique, au grenier, un tablier devant moi...

— Je vous prends au mot! s'écria Leveneur.

— Il me donnerait sa fille! » pensa Janton.

Leveneur décrocha un tablier, mit un bonnet de coton au maître clerc, et lui dit:

« Vous voilà sous les armes, confrère! »

La bonne madame Leveneur souriait; elle aussi croyait démêler dans la pensée de son mari quelque vague intention en faveur de Janton.

« Puisque vous aimez si fort le commerce, reprit Leveneur, vous devez vous sentir heureux sous ce costume.

— Très-bien, dit Janton qui tremblait pourtant d'être vu par Manette dans cet accoutrement ridicule...

— Manette! s'écria Leveneur; Manette!

— Me voici, mon père. »

Manette accourut... elle recula à l'aspect de Janton vêtu en garçon épicier.

« Que signifie?... »

— Monsieur, répondit Leveneur à sa fille, adore le commerce, et pour éprouver s'il dit vrai, nous allons, lui et moi, t'aider à mettre dans des sacs d'une livre, pour les pratiques du détail, les deux gros sacs...

— Quoi! celui de farine et celui de noir de fumée?

— Ce sera charmant, s'écria Leveneur.

— Leveneur, disait tout bas madame Leveneur à son mari, laissez donc tranquille ce brave homme.

— Ce sera charmant, répéta Leveneur. A l'ouvrage!

— A l'ouvrage! répéta le maître clerc qui se dit: Pour entrer dans la famille, pour épouser Manette, que ne ferais-je pas?

— Choisissez, monsieur Janton, dit ensuite Leveneur à sa victime. Voici un sac de noir de fumée et un sac de farine; lequel des deux préférez-vous vider dans ces petits sacs de papier?

— Mon Dieu! je n'ai pas de préférence.

— Vous êtes déjà en noir, prenez le noir. Les petits accidents se verront moins; d'ailleurs nous avons des brosses et du savon...

— Mais, mon père... dit Manette.

— Songez à votre dîner; allez embrocher votre oie. Manette se tut.

— Pauvre enfant! pensa Janton. Pourquoi son père n'est-il pas aussi aimable avec elle qu'avec les étrangers?

— Faites comme moi, dit Leveneur à Janton, prenez une de ces cuillères en fer et plongez-la dans votre sac.

Janton imita Leveneur; mais, plongeant trop fort la cuillère dans le sac, le noir s'éleva comme un nuage et couvrit sa chemise.

« Très-bien! dit Leveneur. Maintenant versez



dans le petit sac de papier et tassez jusqu'à ce qu'il soit plein. »

Janton s'en versa la moitié sur le pantalon.

Le sac pesait cent livres, c'est-à-dire que pour le vider il fallait quatre ou cinq cents opérations comme celle qu'il venait de faire.

A la dixième le maître clerc n'était plus reconnaissable. Le noir de fumée l'avait défiguré; il en avait au front, sur le voile des paupières, dans le nez, sous les lèvres.

« Courage ! disait l'impitoyable Leveueur, courage ! c'est le baptême du commerce. Ah ! dame ! vous voulez être négociant... M. Laffite a ainsi commencé. »

Madame Leveueur s'était retirée au fond de la boutique pour ne pas voir plus longtemps cette cruelle plaisanterie.

Manette ne savait que répondre à ceux qui lui demandaient tout bas, en entrant dans la boutique : Est-ce que ce n'est pas là M. Janton ? Est-ce que M. Janton se serait placé chez vous comme garçon épicier ? Oh ! comme votre garçon de boutique ressemble à M. Janton !

Le maître clerc commençait à trouver l'épreuve commerciale un peu longue. Quoique l'air fût loin d'être chaud, il suait comme en plein été; mais il suait noir. Le malheureux n'avait plus figure humaine. Une pensée, ou plutôt une sensation lui faisait perdre son sort en patience. C'était la suave vapeur du dîner, l'odeur de l'oie rôtie... Il se disait :

« Le père Leveueur va me retenir à dîner, et il sera tout à fait nuit quand je sortirai d'ici. »

En effet, l'heure du dîner approchait, puisque Lanisette, en veste et en pantalon de velours violet tendre, entra dans la boutique.

« Tiens ! le vilain nègre ! dit-il en appuyant sa large main sur le bonnet de coton du maître clerc; combien l'avez-vous acheté ? » Il n'attendit pas la réponse de Janton et alla se mettre à table.

Cinq heures sonnaient. Le sac de noir de fumée était à peu près vidé.

« Il faut aimer le commerce, vint lui dire Leveueur; mais il ne faut pas se tuer pour lui. En voilà assez pour la première fois. C'est l'heure de votre dîner, et je craindrais... (Il offrait en même temps une brosse à sa victime.) C'est aussi l'heure à laquelle, le dimanche, nous fermons la boutique... Ce n'est pas que je veuille vous renvoyer.

— Je comprends, se dit Janton, il ne m'invite pas à dîner.

— Si vous voulez venir demain pour achever de transvaser votre noir de fumée, je vous mettrai le sac de côté. Aujourd'hui, je ne vous retiens pas davantage : charbonnier est maître chez lui. »

Et M. Leveueur avait insensiblement poussé Janton jusqu'à la porte. Là, comme pour lui donner le coup de grâce, il lui dit :

« Tout bien calculé, l'affaire dont vous m'avez

parlé ne me sourit pas; je vous engage à y renoncer. Ainsi, n'en parlons plus. »

Infortuné Janton ! A jeun, souillé, chassé, il fut obligé de traverser la place, quoiqu'il ne fit pas encore nuit. Ceux qui le virent passer ne surent ce que cela voulait dire. Cet homme tout noir paraissait encore plus noir sur la couche de neige tombée de la veille.

« Encore un qui sait lire et écrire ! se dit, avec l'ironie d'un tigre et atrocement heureux, Leveueur, en voyant le déplorable Janton, mystifié, bafoué, ridiculisé, se faire petit pour rentrer chez lui.

On se mettait à table dans l'arrière-boutique de M. Leveueur.

Lanisette s'était assis à côté de Manette, et tous deux faisaient vis-à-vis à monsieur et à madame Leveueur. On remarquait déjà une intention dans cette disposition particulière des places. Auprès de toute autre personne que Manette, si élégamment belle, le conducteur aurait pu avoir son prix. C'était un garçon de vingt-deux ans, rond et enluminé, blond et jovial, portant la tête sur l'épaule, par l'habitude de veiller sans cesse sur les roues de la voiture et les longes de l'attelage, ayant de jolies dents, des yeux bleus, vifs, quoique très-petits, mais gâtant ces quelques avantages naturels par certaines manies.

Par exemple, pour donner de la finesse à ce qu'il disait, il clignait toujours d'un œil, montrait le bout de la langue, qu'il pinçait entre ses dents, et se frottait vivement les mains l'une contre l'autre. Du reste, il charmait toutes les filles d'auberge par sa manière de poser son bonnet sur l'oreille et par les gracieusetés qu'il leur faisait. Personne ne sifflait comme lui la romance au moyen d'une carte qu'il plaçait par le tranchant sur ses lèvres harmonieuses.

On devine aisément les propos qu'échangèrent le jeune conducteur et son hôte jusqu'à ce que le vin les eut un peu échauffés. Ce ne fut pas plus insignifiant toutefois que ce qui se dit, au début d'un repas, à la table des gens de qualité.

Mais quand ils eurent passé des treilles de Bordeaux à celles de Volnay, de celles de Volnay aux clos de Médoc, et des clos de Médoc à ceux de Chambertin, tout en se versant par intervalles de petits verres de madère et de porto, car la cave de l'ancien garde-chasse était richement meublée, l'intimité s'augmenta, ou prit du moins un autre caractère entre l'hôte et le convive.

« Tu dois savoir bien des choses, dit Leveueur à Lanisette, toi qui passes ta vie sur la grand'route, qui vois tant de gens, qui entends tant de propos ?

— Ma foi ! à vous dire vrai, monsieur Leveueur, la chose dont j'entends le plus parler depuis trois ou quatre ans, c'est de vous.

— Moi ?

— Comme je vous le dis. On ne s'entretient



dans les auberges que de vos propriétés, que de vos grands biens, de vos acquisitions, que de votre fortune enfin, qui passe, dit-on, un million.

— Les imbéciles! dit Leveneur, qui ne parut pas goûter infiniment cette nouvelle phase de la conversation.

— Ah! ils en disent bien d'autres!

— Vraiment! et quoi donc? »

L'air discret de Lanisette ne plut pas à madame Leveneur.

« S'il fallait vous répéter...

— Répète, mon garçon. »

Ne pas insister eût été maladroit de la part de Leveneur.

« A votre santé, monsieur, madame et mademoiselle! dit Lanisette après s'être versé un plein verre de vin de Château-Neuf-du-Pape, comme s'il eût voulu s'encourager à parler, ce qui n'était pas du tout dans son intention, car il avait le vin fort peu prudent et très-expansif. Quand il eut vidé son verre et choqué sa langue contre le palais, il reprit ainsi: On dit qu'il n'est pas possible que vous ayez gagné cet argent comme tout le monde.

— Je l'ai volé, n'est-ce pas? dit brusquement Leveneur.

— Il y en a qui le disent. »

Manette pâlit.

Un faux éclat de rire partit des lèvres de son père.

« Mais pas tous, père Leveneur, osent dire cela.

— Et que disent les autres?

— Vous voulez le savoir?

— Voilà pour que tu le dises, répondit Leveneur en versant un plein verre de frontignan au terrible causeur.

— Ils disent que vous êtes un assassin.

— Mon père!

— Silence, mademoiselle! »

Madame Leveneur devint blanche comme la nappe.

« Oui, ils disent que vous avez empoisonné le comte de Meursanne pour vous emparer de son argent.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\*. L'ambassadeur du Népal avait témoigné le désir de faire une nouvelle visite aux coulisses de l'Opéra. Il voulait tout voir en détail, et le directeur s'est empressé de le satisfaire. Jour a été pris pour samedi, et des onze heures, plusieurs voitures, contenant le prince indien et sa suite, entraient dans la cour de l'Opéra. Les pierres dont il était couvert ne perdaient rien de leur éclat

à être vues au grand soleil. Ce ne sont pas de ces bijoux comme en fabrique Grainger pour toutes les scènes de l'Europe.

Le personnel dansant était sous les armes, et pour que sa visite fût complète, M. Nestor Roqueplan a d'abord conduit son hôte au grand foyer de la danse où les jeunes artistes, dans la tenue du lieu, mais dans une tenue irréprochable, prenaient une leçon de danse.

Un fauteuil de velours relevé d'or avait été préparé pour le prince, qui a suivi ces exercices avec un vif intérêt, et au bout de près d'une heure, quand on lui a demandé s'il n'éprouvait pas quelque ennuï, il a fait répondre qu'il resterait là jusqu'à la nuit avec plaisir.

Le directeur n'a pas voulu mettre sa courtoisie à une telle épreuve, et Jung-Bahadour a été conduit en cérémonie sur le théâtre, où un dais, peut-être celui sous lequel on place l'empereur, au troisième acte de *la Juive*, avait été dressé. Le prince y ayant pris place, ayant près de lui la charmante Fanny Cerrito, on a exécuté pour lui seul et sa suite les divertissements de *l'Enfant prodigue*, ce nouvel opéra de M. Aubert, dont on dit des merveilles. Jung-Bahadour, ravi de tout ce qu'il avait vu, a demandé que tout le personnel dansant lui fût présenté.

C'est au grand foyer de la danse que la présentation a eu lieu; puis Jung-Bahadour, prenant la parole, a prononcé une petite allocution qui a été traduite immédiatement de la langue du Népal en anglais, et de l'anglais en français. Il est resté de cette double traduction que le prince indien a déclaré que jamais la femme ne s'était présentée à lui sous un aspect aussi enchanteur que sur la scène de l'Opéra de Paris, et que jamais il n'oublierait ce qu'il y avait vu, aussi loin qu'il pourrait se trouver, et aussi longues que pourraient être les années que le ciel lui réservait.

Pendant le divertissement, le directeur avait envoyé chercher les fruits les plus magnifiques, et il avait invité ses hôtes à accepter cette collation; Jung-Bahadour a fait répondre que, s'il devait désobliger son hôte en refusant, il accepterait, quelque contrariété qu'il dût éprouver à contrevenir aux rites de sa religion en prenant un repas en présence d'étrangers, mais qu'il préférerait beaucoup que M. Roqueplan invitât les jeunes beautés qui l'entouraient à se partager les fruits magnifiques qui lui étaient offerts. L'échange a été accepté, et les corbeilles ont été vidées avec une prestesse qui a paru beaucoup réjouir le prince.

\*. A Saint-Petersbourg, nos artistes honorent notre pays; on le sait, par le côté des arts, les Russes sont à moitié Français; ils n'ignorent rien de tout ce qui se passe à Paris; ils connaissent tous nos artistes; ils savent par cœur notre répertoire, même notre répertoire moderne.

Leménil arrive, il y a quelques semaines, à Saint-Petersbourg; il va chercher un appartement. On lui montre quelque chose de splendide: une antichambre vaste, spacieuse, une salle à manger dorée. Il descend quatre à quatre les escaliers.

« Que faites-vous? lui dit le concierge en le suivant à grands pas.

— Je suis la tentation, répond Leménil; je suis venu en Russie pour gagner beaucoup d'argent et pour en dépenser très-peu.

— Attendez, monsieur; un mot, de grâce, un mot, fait le concierge russe, écoutez-moi. Si mon maître, le général \*\*\*, apprend qu'un artiste français est venu ici sans que j'aie pu avoir assez d'influence sur lui pour le conduire à son palais, je suis perdu; je vous en supplie, venez voir le général. »

Leménil se laissa faire.

« Pourquoi, monsieur, n'avez-vous pas visité tout mon appartement? fit le général avec une intonation fortement moscovite.



— Parce que... parce que...

— Je connais vos raisons, je les trouve, major Cravachon, parfaitement absurdes ! Vous voyez que je mers de votre langage. Vous demeurerez chez moi, vous y coucherez ce soir, vous payerez ce que vous coûtait votre appartement à Paris, pas plus, pas moins.

— Mais, mais...

— Major Cravachon, je suis votre supérieur, je suis général, obéissez ! »

Et voilà comment, de par un rôle comique écrit par deux hommes d'esprit, un artiste français se trouve occuper pour quelque mille francs un palais à Saint-Pétersbourg.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Un Mariage sous la Régence*, comédie en 3 actes de M. Léon Guillard. — L'héroïne de M. Guillard est la fameuse duchesse de Berry, cette femme singulière et séduisante, dont le caractère fantasque et les nombreuses amours ont occupé les salons de la Régence, et, plus tard, les chroniqueurs. M. Léon Guillard ne s'est pas contenté de peindre la princesse, il a peint la femme. Sa comédie est une charmante étude du cœur; la passion s'y révèle sous les délicatesses du style, et malgré le laisser-aller des mœurs de cette époque, où la prudence n'était guère à la mode. La duchesse de Berry est rêveuse; un amant mystérieux la poursuit de ses audacieuses déclarations, et, en secret, la duchesse a déjà pardonné sa hardiesse au téméraire. Le galant s'appelle M. de Riom. Il est proche parent de Lauzun, et il fait honneur à sa race. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il s'introduise dans l'appartement de la duchesse; mais on l'y surprend, et la duchesse, qui ne le connaît pas, ne sait que penser de cette aventure, quand une de ses filles d'honneur, mademoiselle Béatrix, prend hardiment l'amoureux pour son compte. La duchesse, qui n'aime pas le scandale, ordonne à Riom d'épouser Béatrix qui ne demande pas mieux. Le mariage va se faire. Mais la duchesse, reconnaissant dans Riom son adorateur secret, suspend la cérémonie et éloigne mademoiselle Béatrix.

On devine ce qui arrive, ou si l'on ne le devine pas, c'est que l'on connaît fort peu les mœurs de la Régence. Bref, la duchesse veut épouser Riom. Elle a même imaginé à cette intention une cérémonie mythologique tout à fait neuve et d'un grand effet. Mais un effet sur lequel elle ne comptait pas, c'est l'arrivée de Béatrix qui réclame Riom comme son fiancé et interrompt ainsi la cérémonie. Grand scandale. Béatrix se retire dans un couvent, elle veut prononcer ses vœux. Riom est perdu pour elle. De son côté, la duchesse a acquis la conviction qu'elle n'est plus aimée, et elle ne se trompe pas. Mais Riom ne peut voir de sang-froid le désespoir de la duchesse. Il prend un parti singulier. Je suis ton frère, dit-il à Béatrix, l'orpheline abandonnée. Oublie-moi, et épouse M. de Portevault. Moi, j'épouse la duchesse.

Cette ruse généreuse amène le dénouement. Cette pièce, mise en scène avec un luxe inusité au Théâtre-Français, est fort bien jouée par Brindeaux, Leroux, mesdemoiselles Judith et Fix.

\* \* Le monde musical aura de quoi se récréer cet hiver; et nous conseillons aux dilettantes qui n'ont pas encore quitté leurs châteaux de faire bien vite leurs préparatifs de départ et de revenir à Paris, car la saison sera brillante.

M. Scribe tout le premier est venu se mettre à la dis-

position de l'Opéra-Comique. Il a lu vendredi dernier aux artistes de ce théâtre un nouvel ouvrage en trois actes. Nous sommes en mesure de dire que cette lecture a produit le plus grand effet; de l'avis de tous ceux qui y assistaient, jamais M. Scribe n'a été plus heureux ni plus habile. La partition de cette œuvre importante est due à l'illustre compositeur de *l'Eclair*, du *Val d'Andore*, de *la Fée aux Roses*, des *Mousquetaires*. La musique de M. Halévy est entièrement achevée et a été mise immédiatement à l'étude. Cet opéra sera joué par MM. Bataille, Coudere, Boulo, Riquier; mesdames Ugalde et Meyer. Ceci est la distribution *exacte*.

M. Scribe a lu, le lendemain, un charmant petit acte dont la musique, écrite par M. Victor Massé, sera le début au théâtre de ce jeune compositeur, déjà connu par plusieurs compositions remarquables. L'administration de l'Opéra-Comique, qui sait ouvrir à tous les jeunes talents un libre accès, attache une véritable importance au début de M. Victor Massé, et a mis à sa disposition les premiers sujets de la troupe pour l'exécution de son ouvrage. L'opéra de M. Massé sera exécuté par Audran, Bussine et mademoiselle Lefebvre. On voit que l'Opéra-Comique entend continuer cette année la série déjà si longue de ses succès. Il reste fidèle au système qui lui a si bien réussi jusqu'à présent, et que le public ne se lassera jamais de récompenser.

\* \* L'engagement de mademoiselle Déjazet est définitivement signé avec le Vaudeville; l'éminente artiste fera sa première apparition sur le théâtre de la Bourse dans les premiers jours d'octobre; l'amusante pièce du *Vicomte de Létorières* lui servira de début. Ce sera un succès de première représentation. Félicitons donc M. Paul-Ernest d'avoir su s'attacher une artiste d'un si puissant mérite. Il en aura sa récompense dans le succès et l'argent que ne peuvent manquer de produire les représentations de notre charmante et inimitable Déjazet.

\* \* Un ancien artiste du théâtre Montansier, M. Paul Minet, qui, après avoir séjourné dix ans à Saint-Pétersbourg, était revenu en France avec une pension, eut l'idée, il y a dix-huit mois, d'aller en Californie avec une pacotille de marchandises. Il en est de retour récemment, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus: sa spéculation ne lui a procuré aucun bénéfice.

## HYGIÈNE DU VISAGE ET DE LA PEAU,

PAR A. DEBAY.

Chez Masson, libraire, rue de l'Ancienne-Comédie, 26, à Paris. — Prix : 2 fr. 50.

Sous ce titre vient de paraître un fort intéressant ouvrage où sont exposés les secrets dérobés au temple d'Esculape et au boudoir de Vénus, secrets inappréciables opérant les plus séduisantes métamorphoses. Ouvrez ce précieux formulaire, jolies dames, vous y apprendrez à cultiver cette fleur fragile qu'on appelle *beauté*; feuilletez, à chaque page vous y rencontrerez un charme, une grâce, un parfum ! Et vous jeunes femmes envers qui la nature est ingrate de ses dons, hâtez-vous de le consulter, car il renferme les formules et procédés pour réparer les oublis et disgrâces de la nature. Vous, enfin, mesdames qui avancez dans l'été de la vie, lisez et relisez ce charmant volume, il vous enseignera les moyens de ranimer les roses d'une jeunesse qui s'enfuit et de retarder les tristes ravages de l'automne.

En résumé, l'*Hygiène du Visage* contient tout ce que l'art et la science ont récemment découvert de plus efficace pour conserver la fraîcheur de la peau, la beauté du corps et corriger ses imperfections. Un ouvrage tel que celui-là s'adresse à tout le monde, parce qu'il n'est personne, même les plus indifférents, qui ne préfère les doux hommages qu'attire la beauté aux amertumes de la laideur.





## Explication du dernier Rébus.

Sous vent laid Jean qu'ON tue, SE porte tas, mère veille.  
(Souvent les gens qu'on tue se portent à merveille.)

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Le Coloriste de la Fleur.** Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

**Ameublements parisiens,** très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 65 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

**Diorama en miniature.** Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

**London illustrated news.** Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et Cie, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> du mois.

**Portraits d'après nature.** Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.

S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

**Albums POUR LA Campagne.** Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

**Découpures.** Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpages sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpages, et ne se vend que 4 francs.

**Galerie de l'industrie parisienne.** Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Par s. — Typographie Plon frères rue de Valenciennes 36.